

XIII.

LE NOUVEAU PRIEUR.

Pénétrons un moment dans le monastère de Saint-Gérauld, antique séjour des vertus chrétiennes et monastiques. On venait de célébrer les funérailles du bon père Ambroise, et son éloge trouvait place sur toutes les lèvres. Mais l'ambition, cette laide passion qui devrait rester étrangère à la profession religieuse, l'ambition couvait des yeux sa dépouille, et à peine ses restes étaient-ils déposés sous la pierre tumulaire, que déjà les hommes s'agitaient autour du cercueil pour succéder à cet homme vertueux, à cet intègre administrateur.

Aux yeux des hommes d'un vil intérêt et de rapine, ce poste de prieur devait avoir quelque chose d'attrayant en effet. Le prieur n'avait-il pas la direction du couvent sous l'abbé, chef suprême du monastère ? Ce n'était que tous les ans qu'il rendait compte des riches revenus de l'abbaye, sur lesquels il prélevait les sommes nécessaires pour l'entretien des desservants. Les solides vertus du père Ambroise avaient entouré cette dignité de prieur d'une vénération universelle et d'une confiance extrême, qu'on ne pouvait sans une grande présomption, se flatter de jamais égaler.

Le père Ambroise, prieur affable, simple, modeste, avait, le premier, découvert dans le petit chevalier Gerbert de rares dispositions pour les études graves : il s'était déclaré son premier protecteur, et l'avait facilement fait admettre dans les bonnes grâces de l'abbé. Mais une seule tête de moins suffit pour changer la face d'un empire, ainsi que l'intérieur de la plus simple maison. On ne tarda pas à s'en apercevoir.

Le religieux qui fut nommé prieur s'appelait Onfroy. C'était un homme hautain, dur et naturellement méchant. Ennemi de la science et de tout

ce qui sentait l'étude, il avait une profonde antipathie pour le jeune Gerbert, qu'on s'était plu à prôner comme un parangon (1) achevé de l'écolier studieux. C'était même quelque chose dans le genre de la haine que lui inspirait le protégé du révérend père Ambroise.

A son entrée en fonction, il demanda avec aigreur et ironie si l'aigle de l'école s'était envolé.

— Non, dit l'écolâtre Benoît : sa mère était en danger de mort ; il a cru devoir aller lui donner des soins ; il a voulu payer sa dette filiale. Mais sa mère est rétablie aujourd'hui ; je crois pouvoir vous promettre, messire le prieur, qu'il ne tardera pas à revenir ici.

— Je le crois bien aussi, dit Onfroy ; nous le verrons sortir de son aire et venir s'abattre parmi nous. C'est un oiseau qu'on aurait bien dû laisser dans son nid, au lieu de l'en faire sortir. Je ne suis pas le père Ambroise, moi, et nous verrons bien ! ajouta le prieur d'un ton presque menaçant.

— Je ferai observer très-humblement à messire Onfroy, notre nouveau prieur, que notre écolier

(1) Vieux mot qui signifie *modèle*.

Gerbert remplit en ce moment un devoir sacré, un devoir qui l'honore, et qu'il serait déjà revenu ici, s'il n'avait consulté que son impatience de continuer ses études.

— Allez, allez, messire écolâtre, reprit le prier Onfroy, on sait que vous êtes coiffé aussi de ce petit docteur, et que vous êtes toujours prêt à l'ex-cuser en toute occasion. Mais cela n'était bon que du temps de mon prédécesseur. Les choses doivent marcher autrement aujourd'hui.

— Messire Onfroy, dit l'écolâtre Benoît, en se redressant de toute sa hauteur, toutes ces menaces sont déplacées ici, et cela n'empêchera pas que mon petit Gerbert ne soit un véritable prodige dans la grammaire et l'enseignement ecclésiastique. Je vous prédis que cet enfant fera un jour la gloire de notre école, et que vous-même vous serez fier qu'il soit sorti de notre monastère de Saint-Gérauld.

— Fier ! et comment ? je vous le demande. Ne voilà-t-il pas une fameuse trouvaille ! un petit gardeur de chèvres, enfant de serfs obligés de faire toutes les volontés de leur seigneur !

— Messire prier, ajouta Benoît, saint Pierre,

le chef de notre sainte Eglise, n'était-il pas un pauvre pêcheur de Galilée ? Et notre Seigneur Jésus-Christ lui-même ne se fit-il pas un honneur d'être le fils de Joseph le charpentier ? De tels exemples, ce me semble, ne sont point à dédaigner pour des chrétiens, et, à plus forte raison, pour des religieux.

— Maître Benoît, reprit Onfroy, tout fulminant de colère, restez écolâtre, rien de plus.... Quant à vos raisonnements, ils sont trop subtils pour moi, et je veux....

— Rien de plus clair, cependant, messire....

— C'est bon. Retirez-vous, vous dis-je, reprit Onfroy en lançant un coup d'œil furieux sur le pauvre écolâtre.

Celui-ci rentra dans son école, encore tout ému du violent début du nouveau prier ; il raconta à ses principaux élèves ce qui venait de se passer, et ceux-ci, qui aimaient l'écolâtre Benoît, ne manquèrent pas de se ranger à son sentiment contre Onfroy.

Robert de Provence, qui ne ménageait ses termes avec personne, et qui suivait aisément l'im-

pulsion un peu brusque de son caractère provençal, s'écria avec emportement :

— Cet Onfroy a-t-il juré de nous faire pleurer éternellement notre bon père Ambroise ? Mais c'est un butor que cet homme-là ! S'il continue à marcher de cette allure, est-ce qu'il croit que nous le suivrons ? Allons donc ! Il nous prend donc pour des imbéciles ! Au diable le prier !

— Ce que je blâme en lui surtout, dit Guillaume, c'est cet acharnement sur notre petit Gerbert, qui lui en remontrerait à lui, tout prier qu'il est.

— Ah ! bien certainement, reprit Robert de Provence ; car je vous donne cet homme pour un ignorant, un ignorant de la pire espèce, ainsi qu'on le qualifiait hier devant moi. Mais cet âne bête, qu'a-t-il donc à en vouloir si fort pour sa naissance à notre petit camarade ? Le cultivateur Bernard n'a rien à envier, je crois, au fils d'un bonnetier.

— Peuh ! fit Guillaume, un bonnetier ! un bonnetier ! Comme c'est ridicule un bonnetier !

— Oui, le père de messire Onfroy, notre prier aujourd'hui, allait dans les fermes et villages voisins, criant sa marchandise à tue-tête. N'y a-t-il

pas de quoi s'étonner qu'un gaillard de cette trempe-là tienne tant à la naissance, au point de crosser sans pitié ni raison un jeune écolier, parce qu'il n'est pas le fils du duc de Guienne ou du prince des Asturies ?

— Oh ! moi, je lui en veux surtout, dit Guillaume, à cause de son manque total de sentiments d'humanité. Quoi ! notre camarade Gerbert est retenu auprès de sa mère mourante, et voilà qu'il y trouve à redire ! Mais il n'a donc pas eu de mère, cet homme-là ! Il a donc eu pour nourrice quelque ours des montagnes, pour avoir une pareille dureté de cœur !

— Qui n'a été touché, dit Robert, de l'empressement de ce petit homme, en apprenant la maladie de sa mère ? C'est une horreur qu'une pareille conduite ! Oh ! le fils du bonnetier nous donne un singulier échantillon de ses volontés !

— Il faudra bien qu'il se mette au pas, reprit Guillaume, s'il ne veut pas que nous fassions sa charge sur les murs et dans les couloirs. Ce bon père Ambroise, qui n'avait pas une seule parole dure et qui prenait tant de ménagements pour nous faire une petite remontrance souvent bien

méritée ! Saint homme, je bénirai toujours ta mémoire !

— Et moi aussi, Guillaume, dit Robert; mais il me semble apercevoir notre petit docteur sur le chemin de l'abbaye : comme il est prestre ! comme il marche ! Tiens ! le voilà qui s'arrête ; il trace sur le mur quelque figure.

— Oh ! il est coutumier du fait, reprit Guillaume ; il cherche toujours la solution de quelque problème.... C'est un esprit si occupé !

Quelques instants après, Gerbert entrait dans la salle d'étude pour saluer ses camarades et leur demander des nouvelles de leur santé et de leurs études.

— Messires, je vous salue, dit-il avec aisance. Comment allez-vous ?

— Mais très-bien, répondit Robert de Provence, sinon que nous avons un nouveau prier, qui ne me paraît pas disposé à continuer comme ce bon père Ambroise.

— C'est donc un méchant homme, à votre sens ? reprit Gerbert.

— Vous allez en juger par ce que je vais vous dire : d'abord, il réproûve votre amour pour la

science, et, d'un autre côté, il goûte fort peu votre tendresse pour votre mère mourante.

— Elle est rétablie, Dieu merci, et, n'en déplaise à messire le prier, mon amour pour la science et ma tendresse pour ma mère me restent, et je n'y renoncerai jamais.

— C'est digne d'un bon fils et d'un esprit élevé, dit Guillaume. Messire Onfroy ne gagnera rien de ce côté-là. Vous le verrez, Gerbert, dans l'exercice de ses nouvelles fonctions.

— Mais, dit Gerbert, je vois qu'il comprend singulièrement ses nouvelles fonctions, et qu'il se fait une très-fausse idée de ses nouveaux devoirs.

— Vous le verrez probablement bientôt, ce farouche minotaure, dit Robert de Provence ; car il paraissait fort contrarié de ne pas vous voir à votre poste ; il a même eu à ce sujet une discussion assez vive avec l'écolâtre Benoît, qui plaidait chaleureusement votre cause....

— Je lui en suis bien reconnaissant, s'écria Gerbert ; mais je vais tâcher de me défendre moi-même.... car il lui a été impossible de faire valoir tous mes moyens. Je vais chez lui de ce pas, pour vider cette affaire.

Les jeunes gens qui se trouvaient être collaborateurs de Gerbert n'avaient pas grand goût pour l'étude ; mais un bon fond naturel, le caractère de Gerbert, et surtout les heureuses suggestions du père Ambroise avaient fini par faire disparaître leurs injustes préventions contre leur petit camarade, et ils avaient conçu pour lui autant d'estime qu'il en méritait. Leurs orgueilleuses prétentions de gentilshommes avaient fait place à un sincère attachement, ainsi qu'on a pu le remarquer lors de la première apparition de messire Onfroy. Ils étaient tout disposés, si le cas l'exigeait, à porter leur témoignage en faveur du jeune Gerbert.

Celui-ci comparaisait en ce moment devant le terrible prieur, qui, le regardant d'un mauvais œil, répondit à ses salutations en lui disant :

— Ah ! Gerbert, vous voilà depuis le temps de votre départ. Ce sont là de longues vacances !

— Comment ! messire, vous appelez cela des vacances ! Je ne vous comprends pas.

— Soyez plus respectueux ; je vous donne un premier avertissement, entendez-vous ?

— J'entends très-bien, messire ; mais je ne comprends pas que vous appelez vacances un temps

d'angoisses et d'anxiétés passé au chevet du lit de ma mère mourante.

— J'ai peut-être exagéré ; car je sais que les sciences vous occupent tout entier, et qu'il n'est pas probable que vous ayez négligé leur culture pour....

— Pardonnez-moi, messire ; depuis le temps que j'ai quitté le monastère, j'ai rempli les fonctions de garde-malade, et je n'ai pas fait autre chose ; ce dont je suis bien heureux ; car la malade est guérie.. Maintenant que j'ai le cœur soulagé et tranquille, je reviens avec plaisir à mes études chéries.

— J'ai à vous parler de vos études.... Vous étiez le protégé de mon prédécesseur ?

— Oui, messire ; un digne homme, un excellent religieux, dont je garderai toujours la mémoire, tant il a été bon pour moi....

— Il a donc été bon pour tout le monde ? car je trouve unanimité à cet égard....

— Ah ! messire, si je pouvais rappeler ici toutes ses qualités, tous les services qu'il a rendus à l'établissement, vous vous joindriez à moi pour le louer. Oh ! son héritage est une lourde charge pour

des épaules vulgaires. Il sera bien difficile de le faire oublier.

— Je ne vous dis pas que j'aie aucunement cette envie ; Dieu m'en préserve !

— Que Dieu vous préserve d'être bon, messire le prieur ! pourriez-vous faire un pareil vœu ? Je ne le pense pas.

— Que vous le pensiez ou non, peu m'importe, reprit l'arrogant prieur ; mais j'ai aussi à vous parler de vos études solitaires.

— Parlez, messire, je vous répondrai, s'il y a lieu, répartit Gerbert avec fermeté.

— Il court sur votre compte d'étranges bruits de sorcellerie et de magie....

— Ah ! encore ! fit Gerbert.

— Oui, on parle encore de l'ancienne affaire du sire de Roquebrune, dont on attribue la mort subite à la puissance de vos sortilèges. Prenez garde, Gerbert ; vous avez pu tromper des yeux prévenus par l'amitié, comme ceux du père Ambroise, du sire d'Arpajon, du comte de Carlat, et de beaucoup d'autres seigneurs du pays ; mais je vous avertis qu'il en est tout autrement des miens.

— Vous me feriez croire, messire, qu'ils sont

prévenus par la haine ; c'est en effet bien différent.

— Non, Gerbert, ne le croyez pas ; je n'ajoute même aucune foi à la rumeur publique qui vous accuse. Que signifient ces figures qui ont été trouvées dans votre cellule, lesquelles se meuvent comme le corps de l'homme ? Cela ne peut-il pas au moins donner matière à une accusation plus ou moins grave ? Surveillez-vous bien, Gerbert ; car, de mon côté, je vous surveillerai, et ne laisserai rien passer qui puisse appeler le scandale sur cette sainte maison.

— Messire le prieur, répondit Gerbert avec dignité, je continuerai à étudier comme par le passé ; j'ai bien le droit de chercher à scruter les lois de la nature.

— Qui vous l'a donné, ce droit ?

— C'est Dieu, qui est plus puissant que vous et moi, vous n'en doutez pas, messire.

— Je m'incline en toutes choses devant la volonté de Dieu ; mais il faut tâcher qu'on ne lui attribue point les œuvres du démon.

— Je croyais avoir démontré, par ma conduite, que le démon ne se mêlait en rien de ce qui re-

garde mes études. Jamais je ne l'ai invoqué, jamais je ne l'invoquerai en quoi que ce soit. Bien au contraire....

— J'en suis convaincu, reprit Onfroy; mais il n'en est pas de même de tout le monde. Vous m'avez entendu; allez.

Le moine, en prononçant ces paroles d'un air de menace, tenait son œil fauve fixé sur le jeune Gerbert et paraissait dominé par une pensée particulière. Cet homme s'adonnait aussi à la science, mais non pas pour la science elle-même, mais pour des trésors chimériques. Si vous aviez pénétré dans sa cellule, vous auriez été frappé de son aspect austère. La lumière du jour y pénétrait à peine à travers une fenêtre garnie d'un grillage serré et laissait voir des murailles nues et sans aucun ornement.

En face du lit du prieur Onfroy se trouvait une table grossièrement façonnée, sur laquelle étaient un crucifix, une tête de mort et une Bible. Au-dessus était accrochée à la cloison une discipline, dont les lanières étaient armées de pointes de fer aiguës. Un escabeau de dur bois chêne montrait l'empreinte des genoux du moine, et attestait, par

deux cavités creusées à la longue, combien ses prières avaient dû être longues, fréquentes et assidues.

Maissuivons ce moine altéré d'or dans cette longue galerie, et entrons avec lui dans ce petit cabinet voûté, rempli de fourneaux, et qui ressemblait assez au laboratoire d'un chimiste. On y trouvait en effet tous les instruments et ustensiles qui garnissent ordinairement ces officines.

Près des murs noircis par la fumée, on voyait sur des étagères toutes sortes de vases, des bouteilles, des cruches, des boîtes, des caisses, des sacs et autres objets semblables. Dans des compartiments placés au-dessous étaient disposés par ordre des espèces variées de métaux, des terres diverses, des couleurs, des bocaux, des creusets, des alambics, et cent autres objets qu'on trouvait alors chez les alchimistes. Dans un coin du cabinet, se trouvait un monceau de charbon, et tout auprès un énorme mortier supporté par un billot en bois.

Près du foyer, au-dessous du manteau de la cheminée, reposait un vaste soufflet pareil à ceux qu'on voit dans les forges (1).

(1) C'est le soufflet des alchimistes qui les a fait surnommer *souffleurs*.

Onfroy, qui ne rêvait que des trésors, n'entraît qu'avec une sorte de volupté dans ce petit laboratoire isolé. Ses traits, assombris par le désir de savoir faire de l'or, se transfiguraient alors. Sitôt qu'il y mettait le pied, son œil semblait s'allumer d'un feu plus vif ; un sourire de satisfaction errait sur ses lèvres jusque-là fermées.

Après avoir examiné avec soin si la porte en fer du petit cabinet était bien close, Onfroy, dans un mouvement d'exaltation et de joie, se parla à peu près en ces termes :

— Enfin, sans avoir la crainte d'être trahi, je puis ici m'entretenir librement de mes espérances. Désormais ces murs ne seront plus les uniques confidents de mes secrets, de mon ambition, de mes désirs. Et quand j'aurai découvert le secret de la pierre philosophale, alors je serai bien certain que mon nom ne périra pas. Alors les têtes couronnées applaudiront à mon œuvre. Ah ! comme des flots de peuple se presseront innombrables autour de ce pauvre moine, dont le génie aura reculé les bornes de la science ! Onfroy sera honoré à l'égal du successeur de saint Pierre ; sa bouche dispense la vie morale, comme moi je donnerai

la vie matérielle. Moi, je répandrai à pleines mains l'or, lien des nations, l'or que ma science aura créé et fait sortir d'une poussière vile et sans valeur. Il ne sera donné à personne en ce monde de m'arracher le précieux secret, objet des recherches de toute ma vie. Je veux m'enrichir au point de pouvoir fouiller dans l'or comme l'abeille dans le calice des fleurs.

Ce jour-là, le charbon embrasé pétillait dans le fourneau, et le moine Onfroy, débarrassé pour le moment des soucis de l'administration du cloître, se livrait avec une ardeur fébrile à ses recherches incessantes. Obsédé par son idée fixe, il cherchait, cherchait toujours ; toute tentative infructueuse ne faisait qu'aiguillonner son zèle, au lieu de l'amortir.

Il mêlait ensemble les produits les plus hétérogènes des trois règnes de la nature, s'efforçait ensuite de liquéfier ce mélange au moyen d'un feu très-ardent. Sa robe noire, son visage pâle, ses mains reflétant les flammes du fourneau, semblaient tout en feu. Debout près du foyer, il tenait un œil étincelant fixé sur le creuset aussi embrasé que le charbon dont il était entouré.

Ce jour-là, Onfroy avait reçu de nouvelles provisions de substances qui lui semblaient propres à la recherche de la pierre philosophale, objet de ses vœux les plus secrets. Il lui était arrivé entre autres choses un cristal incolore, dont il n'avait pu faire l'analyse, faute de réactifs suffisants. Il prend le morceau de cristal, le jette dans son grand mortier avec du charbon et d'autres substances. Il le broie avec la ténacité de l'espérance, et voit avec une secrète joie le tout s'enflammer, et les étincelles tourbillonner sans faire de fumée.

Onfroy se croit au moment suprême d'arracher à la nature un de ses secrets; mais tandis qu'il considérait avec une attention curieuse le résultat de l'opération, le feu du foyer lance un long jet d'étincelles; une de ces flammèches tombe dans le grand mortier.

Tout à coup un torrent de feu jaillit avec le bruit de la foudre du sein de ce terrible mélange. L'énorme pilon est lancé avec un grand fracas à la voûte du petit laboratoire et retombe de tout son poids sur le pauvre moine, qui tombe renversé.... Ce n'est pas tout: le feu se communique rapide-

ment du laboratoire aux autres pièces adjacentes, et, en quelques minutes, le couvent se voit en proie à un incendie dont on ne connaît pas la cause.

En un instant, une fumée noire, épaisse, suffocante, partant du petit laboratoire, a envahi toute l'aile du bâtiment et menace d'envelopper tout le monastère. Des flammes rougeâtres, s'élançant comme des serpents du sein de cette fumée, éclairent par intervalles toute cette scène de désolation. Par moments, le feu s'éteint comme par enchantement, puis se rallume avec une nouvelle fureur.

Le désordre règne dans tout le couvent. On n'entend de tous côtés que des cris d'effroi; on se précipite pour échapper aux flammes qui gagnent à chaque instant du terrain. On cherche partout le prieur pour organiser des secours et préserver le monastère d'une complète destruction. Déjà l'aile où l'incendie a éclaté ne montre plus qu'un monceau de cendre. La lingerie va bientôt être atteinte. Le feu commence à mordre sur des bâtiments appartenant à l'église. C'en était fait de la précieuse abbaye de Saint-Gérauld, si le ciel n'eût envoyé quelque secours inespéré.

A cette époque, la mécanique, en arrière de plusieurs siècles, n'avait point encore imaginé ces pompes à incendie qui, au moyen de tuyaux ou boyaux en cuir, habilement dirigés, vont attaquer le point incendié et se rendent maîtresses des flammes. Il fallait isoler l'incendie dans son foyer même, et personne n'était là pour organiser les secours.

Un jeune enfant seul, au milieu des flammes, donnait des ordres comme un général d'armée, et faisait porter les travailleurs du côté où l'incendie était le plus menaçant. Grâce à lui, grâce à sa prudence et à sa présence d'esprit, on voyait régner une sorte d'ordre au milieu de tout le désordre qu'occasionne ordinairement un événement aussi formidable.

— Le prieur ! le prieur ! cria Robert de Provence. Où est-il donc ? Qu'est-il devenu ?

— Oui, reprit Guillaume, où est le prieur ? Sa place devrait être ici pour donner des ordres....

— C'est vrai, dit l'abbé, qui venait d'arriver en désordre, où est messire Onfroy ?

— Venez, venez par ici, cria Gerbert ; suivez-

moi... Nous pourrions trouver messire Onfroy de ce côté-là.

Et il emmenait tout le monde vers le laboratoire, foyer de l'incendie.

Or, tout le monde, excepté quelques religieux, était dans une ignorance complète des travaux mystérieux de l'alchimiste Onfroy ; seulement, l'interrogatoire qu'il avait fait subir à Gerbert, ses réticences, toutes ses paroles, où semblait percer la jalousie, avaient frappé l'attention de l'enfant et éveillé sa pénétration naturelle. Il avait mis le doigt sur la cause de son absence, et avait présumé qu'il devait être dans le petit cabinet.

Fort de cette idée, c'était de ce côté-là qu'il emmenait ses travailleurs. On n'avait pas besoin d'enfoncer les portes ; le feu les avait en partie consumées. Un épais nuage de fumée remplissait le laboratoire. Onfroy, encore sans connaissance, gisait sur la dalle, tout couvert de son sang.

— Le voilà, dit Gerbert, en pénétrant le premier dans le laboratoire ; prenez-le sur-le-champ, et sortez-le d'ici, l'air libre va le ranimer....

Aussitôt, à travers les flots de cette fumée noirâtre, plusieurs religieux robustes saisissent, non

sans être suffoqués, le malheureux prier, et le transportent sur leurs épaules hors du laboratoire. Ce qu'avait annoncé Gerbert se réalisa de point en point. Onfroy, placé dans un autre milieu, revint en peu d'instant à la vie et à la conscience de ce qui s'était passé. Il ouvrait de grands yeux hagards, et regardait avec stupeur tous les religieux qui l'entouraient.

— Qui m'a sauvé ? dit-il avec un profond soupir.

— C'est Gerbert, dirent les religieux.

— O Gerbert ! Gerbert ! ajouta Onfroy ; je lui ai d'autant plus d'obligations que, ce matin même, je lui ai adressé des paroles dures et hautaines. Où est-il ce petit Gerbert, qui deviendra un grand homme, si je ne me trompe ?...

— Voici votre sauveur, messire Onfroy, dit l'abbé en mettant la main sur l'épaule de Gerbert.

— Gerbert, reprit Onfroy, je souffre.... car je suis blessé.... grièvement... Mais vous m'avez arraché à une mort inévitable ; oubliez que je vous ai traité en ennemi.

— Messire, répondit l'enfant, vous étiez en danger de périr ; cela m'a suffi... Je me suis souvenu

de l'exemple et du précepte que nous a donné le Sauveur du monde.

— Merci, merci, Gerbert, ajouta le moine ; mais je souffre horriblement.... Ne pourrait-on rien faire pour me soulager ?

L'incendie était à peu près éteint. On s'occupait aussitôt de l'état du prier. Il était couvert de blessures et de contusions. L'explosion l'avait plus maltraité encore que l'incendie, qui avait dévoré une partie de ses cheveux et de sa barbe. Mais l'énorme pilon, lancé avec une force si brutale par l'explosion, lui avait porté un terrible coup à la tête, dont le sang jaillissait en abondance, et ne pouvait s'arrêter tout seul, l'artère temporale ayant été atteinte.

On prodigua au prier Onfroy les soins que réclamait sa position. Il fut longtemps à ne pouvoir marcher qu'avec des béquilles, et sa tête se ressentit plus longtemps encore du coup qu'il avait reçu.

Quand il fut à peu près rétabli, l'abbé lui fit une sévère mercuriale au sujet de l'accident qui avait failli réduire en cendres le couvent. Onfroy néanmoins conserva pour Gerbert un vif sentiment de

reconnaissance, qui s'élevait parfois jusqu'à l'admiration.

— Cet enfant, disait-il, nous dépassera tous, croyez-le bien ; le cœur est son guide, et le cœur l'aidera à faire un bon usage des trésors de la science.

On verra bientôt comment cet horoscope se réalisa.

XIV.

TRENTE ANS APRÈS (999).

L'abbé, le prieur et la plupart des anciens religieux de Saint-Gérauld étaient descendus dans la tombe. Pendant ce long intervalle, Gerbert, devenu religieux à son tour, continuait à édifier ses compagnons, aussi bien par sa science que par sa piété. Un voyage qu'il fit à Barcelone, en Espagne, acheva de le perfectionner dans les sciences mathématiques. La renommée des écoles de Séville et de Cordoue attira cette ardente imagination.

Les sciences exactes avaient fait de grands progrès parmi les Arabes : la géométrie, les calculs